

NATIONALISME INDOCHINOIS

Nous lisons dans la *Revue du Pacifique* :
Les derniers débats parlementaires ayant mis à l'ordre du jour la question du « nationalisme » dans nos diverses colonies, nous nous décidons à faire paraître un manuscrit qui nous fut remis, il y a bientôt deux ans, et qui reprend aujourd'hui un caractère d'actualité. Ce document qui révèle très certainement une connaissance approfondie des milieux indigènes en Indochine, présente la question du nationalisme sous un aspect qu'il nous a paru intéressant de faire connaître. Nous laissons d'ailleurs à son auteur la responsabilité des théories et opinions qu'il met en avant. Notre but est seulement de présenter un point de vue intéressant sur cette question, point de vue qui permettra aux lecteurs de réfléchir et de confronter leur propre opinion avec celles qui sont émises dans cet article.

Le nationalisme est une formule qui a fait son apparition dans la politique internationale de l'après-guerre. Ce sentiment est la base et la justification de la théorie du libre droit des peuples de disposer de leurs destinées. Dans le sentimentalisme quelque peu idéaliste qui devait, par une réaction naturelle, faire suite et opposition aux manifestations de force, d'oppression et de domination qui caractérisent une guerre, cette théorie devait se parer d'un attrait et d'une apparence séduisants de grande manifestation de justice humanitaire et mondiale. En réalité, le nationalisme n'est qu'une forme nouvelle du très vieux sentiment qu'est le patriotisme. Une époque nouvelle a voulu un mot nouveau. Le règlement du grand conflit mondial devait donner aux théoriciens du droit des gens et du droit international l'occasion de développer les raisonnements théoriques les plus recherchés et ouvrir une période d'intellectualisme compliqué qui a transformé le patriotisme en le maquillant en une idée pour certains plus simple, dans laquelle la patrie fait place à la nation.

L'idée de la patrie pour les nouveaux théoriciens semblait ne pas comporter la possibilité pour un pays de réclamer le droit de vivre ses destinées et de disposer de son indépendance autrement que par

la force des armes. Le nationalisme a créé l'illusion de comprendre cette possibilité par des voies légales et pacifistes. Le patriotisme a fait brusquement figure de sentiment impérialiste et militariste alors que le nationalisme prenait un aspect pacifique, très « Société des Nations », ouvrant le droit d'un peuple à revendiquer ses libertés par les voies contentieuses du tribunal des peuples.

Ce nouveau sentiment auquel s'attachait, dans les règlements diplomatiques et l'élaboration de traités le droit de revendication de leur liberté pour les petites nations, devait fatalement être adopté par les peuples en tutelle ou en protection d'un autre peuple pour couvrir leur désir d'émancipation. Les politiciens du droit international ont facilité la déviation et la déformation du « nationalisme 1919 » pour en faire un instrument humanitaire favorable à leurs campagnes politiques. Les historiens, les penseurs et publicistes qui raisonnent *in abstracto* sur les grands sentiments humains et qui font de la psychologie historique se sont attachés à découvrir et à développer ce sentiment de nationalisme chez tous les peuples colonisés ou protégés.

L'amour de leur pays, de leur patrie sous la dénomination patriotisme, permettait encore, aux yeux des théoriciens, à des peuples protégés ou colonisés, d'admettre définitivement ou temporairement, l'autorité d'un peuple colonisateur ou protecteur s'ils l'estimaient utile ou nécessaire à leur pays ; le nationalisme, au contraire, leur faisait l'impérieux et immédiat devoir de secouer le joug de toute autorité émanant d'un pays autre que le leur.

Il serait intéressant de suivre dans toutes les colonies et dans tous les pays protégés, l'accueil qui a été fait, en pratique, à ce sentiment théorique, et de voir les progrès que cette idée a pu y faire. Plus une colonie est grande, plus en théorie elle doit faire montre d'un nationalisme marqué. C'est par là même qu'apparaît la déformation du nationalisme pur en droit à l'émancipation. Ne voyant que la plus grande vraisemblance du droit à l'émancipation

pour un grand pays ayant une forte population, l'on néglige l'idée fondamentale de patrie et l'on ne se préoccupe plus du maintien en tutelle et des oppressions dans lesquelles entreraient certains peuples moins forts que d'autres, mais habitant le même grand pays colonisé. Si en effet, par une manifestation de ce nationalisme, tous les peuples formant une colonie communiaient momentanément dans le même idéal de révolte contre le pays colonisateur, et, recouvreraient la liberté, aussitôt après, certains d'entre eux auraient à souffrir de l'hégémonie de celui qui prendrait le pouvoir.

L'accueil fait, en Indochine, à cette idée nouvelle fera l'objet de cette étude, notre grande possession d'Extrême-Asie répondant théoriquement aux conditions optimales pour que ses habitants soient de fervents nationalistes au sens déformé du mot.

Le point essentiel pour le départ de semblable recherche est de savoir si l'indigène ou pour mieux dire les Indigènes qui habitent l'Indochine Française ont la notion de patrie et le sentiment du patriotisme, et, dans l'affirmative, quelle compréhension et quelle extension ils donnent à ce sentiment. Il faut rappeler pour bien éclairer les données du problème, que l'Union Indochinoise qui constitue l'Indochine Française est un ensemble de pays et de races diverses, et que nous sommes en face d'une unité politique, au sens géographique du mot, du fait de la domination française, mais en présence d'une diversité ethnique qui révèle même des antagonismes de races et de civilisation. L'Indochine est, en fait, la fédération de divers pays ou états qui a réuni sous l'autorité française d'anciens ennemis. Ce point permet de conclure qu'il ne saurait y avoir un nationalisme Indochinois, mais tout au plus un nationalisme annamite, un nationalisme khmer, un nationalisme laotien. Cette classification générale néglige même l'infiai de races, mois, sedangs, banhars, djarais, rhadé; et les races montagnardes: tho, man, muong...

Entre toutes ces races il n'existe pas le lien d'un patriotisme unique, mais, bien au contraire, des rivalités, des inimitiés qui permettent seulement des patriotismes locaux nettement en opposition. A l'intérieur d'un pays, dans le sein d'une même race, peut-on relever le sentiment patriotique ou pour se mettre au goût du jour,

le sentiment national? La plus nombreuse de ces races et celle qui présente la plus grande vigueur d'expansion est la race annamite. En toute impartialité, il paraît impossible à un observateur renseigné de trouver chez elle le patriotisme et le sentiment national tels que les théories européennes le conçoivent.

Entre les trois pays de race annamite, Tonkin, Annam et Cochinchine, il existait sinon une inimitié, ce qui serait peut-être forcer la réalité, tout ou moins une rivalité qui, loin de les rapprocher, crée entre les habitants de ces divers pays une sorte d'antipathie qui se traduit communément par la moquerie et, peut-on dire, par la solidarité des habitants d'un pays contre ceux des deux autres pays.

A l'intérieur même de ces pays, l'on ne peut pas non plus relever un patriotisme annamite, tonkinois ou cochinchinois. Il faut reconnaître qu'il existe par affinité de race et en raison de l'antipathie signalée précédemment, une solidarité de tout groupement d'une de ces races venue se fixer dans un pays annamite autre que le sien, et, parallèlement, la résistance des habitants de ce pays contre ceux qui sont venus du dehors. Mais, en négligeant l'opposition des races et en prenant un seul de ces pays, on ne retrouve pas cette même solidarité qui pourrait être considérée comme une forme de patriotisme. Le passé de ces pays ne les a pas préparés à semblable sentiment. Si l'histoire doit être dans chaque pays un recommencement et si l'on peut remarquer l'évolution des peuples par des phases analogues, il faut dire que ces peuples sont encore à une époque voisine de la féodalité. Un long atavisme et la suite des temps les a ancrés et arrêtés dans des sentiments correspondant à semblable organisation sociale. Un pouvoir central autocratique, représenté dans les diverses provinces par des mandarins tout puissants et souvent peu soucieux d'éviter les exactions à l'égard de leurs administrés, avait créé avant notre venue, le patriotisme du village. Le village, seule collectivité vraiment organisée et unie, était animé d'un profond sentiment fait d'aspirations et de craintes communes qui créait l'union de ses habitants pour pouvoir mieux résister au pouvoir central et à ses représen-

tants. En Annam, cependant, au dessus de ce sentiment de self-défence planait toutefois, quoiqu'en opposition avec lui, le respect, l'attachement au roi et aux institutions royales. Ce sentiment ne relevait point d'ailleurs du patriotisme, mais de la religion, d'une sorte de mystique faite de superstition, du respect des traditions et des coutumes, du besoin inné chez les hommes de croire à une autorité supérieure d'essence extra-terrestre.

Au Tonkin, ce sentiment à l'égard du pouvoir royal avait disparu dès avant notre arrivée par suite de l'éloignement, et la personnalité du vice-roi représentait une autorité très forte, certes, mais une autorité tout court, dépourvue du respect religieux qui s'attache en Annam à la personne même du roi. Seules, chez les Tonkinois traditionnalistes fervents, les manifestations du pouvoir royal — brevets de génie, brevets de nomination, brevets de village — faisaient encore subsister cette religion royale. C'était, en somme, une religion très diminuée puisqu'en fait, la présence du Dieu en avait disparu pour ne laisser subsister que des manifestations de cette divinité absente qu', toutefois, par amour de la tradition, demeuraient grandies de l'autorité qui s'attache à la religion elle-même.

En Cochinchine, pays déjà de moindre tradition lors de notre occupation, le régime de l'administration directe n'a pas été favorable à la formation d'un vrai nationalisme. Il y existe en réalité, un régionalisme né de la fierté légitime que retirent ses habitants de la richesse et de la prospérité de ce splendide pays. Des trois pays annamites, la Cochinchine est celui qui, faute d'un passé et de profondes traditions, a le plus évolué vers les idées occidentales. C'est, en fait, le pays qui s'est le plus dénationalisé à notre contact.

Le Cambodge est, au premier aspect, le pays qui témoignerait du patriotisme le plus marqué. Le pouvoir royal, avec le respect que lui portent les Cambodgiens, la religion qui crée un lien moral entre les habitants de race cambodgienne, les luttes que ce pays a dû soutenir contre ses ennemis du sud, les Annamites et ses ennemis du nord, les Siamois, ont réellement créé un sentiment de patriotisme cambodgien. Est-ce à dire que ce patriotisme est facilement mué en nationalisme? Il serait,

je crois, bien tendancieux de le prétendre. Les Cambodgiens forment un peuple excessivement doux, très capable de reconnaissance, et de sincère attachement à ceux qui leur ont assuré une vie paisible et prospère dans le respect de leurs traditions.

Un certain fatalisme les fait accepter le présent sûr et ne pas souhaiter un avenir incertain. La parfaite entente du protectorat et de la monarchie cambodgienne, en raison de l'attachement que les Cambodgiens témoignent aux institutions royales, ne facilite pas l'éclosion d'un nationalisme qui irait à l'encontre des volontés du souverain.

Il semblerait, après ce rapide exposé, que rien ne permet de conclure à l'existence d'un nationalisme indochinois et, cependant, il en est tellement parlé, il est si fréquemment mis en avant pour justifier les critiques faites à notre action en Extrême-Asie, qu'il paraît nécessaire de rechercher, sinon les raisons vraies, tout au moins les apparences qui permettent de croire à l'existence de semblable sentiment.

Dominant toute la question, il faut mettre en relief la différence de races, et la situation de fait de peuple colonisateur à peuple colonisé qui inclinent naturellement certains esprits à conclure à un antagonisme de sentiments et d'intérêts qui doit se traduire par l'existence d'un nationalisme riche en revendications. Il est, en effet, naturel et normal, en dehors même de toute question de race, que des administrés aient tendance à se dresser contre ceux qui les administrent. Il serait puéril de se bercer de l'illusion idéale pour un gouvernement colonial d'être l'objet de l'affection de ses administrés. La France a beau être un pays sans préjugé de race et de couleur, le vent de xénophobie qu'entretiennent soigneusement les ennemis de principe de toute action colonisatrice pousse, sinon au patriotisme, tout au moins au nationalisme, ennemi d'une autorité étrangère. Néanmoins, en pays annamite, ce sentiment de révolte intérieur de celui qui obéit à l'égard de celui qui commande est peut-être moins violent qu'en bien d'autres pays. Il faut pour examiner cette question faire quelques distinctions essentielles.

En Cochinchine, les indigènes ont malheureusement, de par les formes administratives et l'organisation même du gouvernement, été gagnés par le goût de la politique telle que nous l'entendons dans

la métropole. La presse indigène de langue française, les élections et surtout les campagnes électorales préparées de longue main ont eu à faire valoir les revendications des électeurs et les leaders politiques ont dû mettre en forme ces revendications. Il était logique qu'ils les habillent au goût du jour et qu'ils les revêtent d'une parure nationaliste. Si bien que l'on arrive à ce paradoxe curieux de voir le pays le moins capable de patriotisme et de nationalisme, faire le plus état de ce sentiment. En réalité, toutefois, l'on peut dire que le nationalisme cochinchinois est surtout une opinion électorale, un instrument de vote.

En Annam et au Tonkin, où les traditions ont créé un patriotisme plus marqué, il est beaucoup moins parlé de nationalisme. Le Gouvernement protégé en Annam a la sagesse de se rendre compte des difficultés, pour ne pas dire de l'impossibilité, dans laquelle il se trouvait de gouverner sans le protectorat de la France. D'où chez lui, existence de sentiments contraires qui, en s'opposant, réfrènt le penchant nationaliste qu'il est normal de trouver chez tout gouvernement protégé.

Ce gouvernement rêve très certainement d'une autorité absolue, non contrôlée par un protectorat, mais la considération de la situation présente, la prévision de l'instabilité d'un gouvernement indépendant, la raison et le raisonnement dissipent le rêve et chez les plus ardents le reportent idéalement à l'époque où, les circonstances ayant changé, le rêve pourrait prendre forme réelle.

La grande masse du peuple a surtout des préoccupations matérielles. Elle a très certainement parfois des idées et des sentiments de véritable révolte. Mais, si étrange que cela puisse paraître, ces mouvements d'opinion populaire, loin d'être nationalistes, sont beaucoup plus dirigés contre ses propres mandarins que contre l'autorité française.

Il faut cependant tenir compte que la France et l'autorité française ont toujours, en Indochine, des opposants : tout d'abord, les vieux irréductibles qui, depuis la conquête, ont fait figure du parti vieux lettré, ennemis du progrès occidental. Ceux-là même n'osent plus trop revendiquer de leurs idées premières par trop désuètes et ils déguisent leur opposition en un sentiment nationaliste.

Dans le parti des jeunes, « les Jeunes Annams » se nuancent de l'autonomisme le plus absolu à l'idée de participation au gouvernement la plus loyale, mais la plus étendue, tout en conservant la forme d'un protectorat français.

Parmi les « Jeunes Annams », seule une fraction fait vraiment figure de nationaliste par certaines des idées sur lesquelles elle s'appuie : c'est le parti tonkinois, dirigé par le fin lettré qu'est M. Pham Quynh. Celui-ci s'est employé avec toute la finesse de son talent de littérateur et sa science de linguiste, à développer l'idée nationale. Il veut une langue annamite complétée, améliorée, qui prime l'usage du français. Il veut le maintien de la philosophie traditionnelle mise à jour et en accord avec les besoins de ses compatriotes. Il veut sauver la civilisation annamite d'une européanisation qui lui paraît néfaste car, en détruisant le génie de la race, elle détruirait l'idée même de patrie. Ces idées parfaitement respectables et admirablement défendues, ne sont d'ailleurs pas présentées sous forme d'un nationalisme agressif à l'égard de la France. L'autorité française lui apparaît sagement comme une nécessité, — il l'accepte, il la préfère même à toute autre autorité possible, mais il réclame d'elle un libéralisme et un désintéressement qui lui fassent respecter la nation annamite et lui permettent de se développer à son abri et sous son couvert dans la plénitude de son génie original.

Ce qui, enfin, crée encore davantage l'apparence du sentiment nationaliste est le goût quelque peu enfantin que les Annamites simples ou instruits ont pour la société secrète, pour le mystère et le complot. C'est là une tendance de leur esprit, une sorte de jeu dans lequel ils se complaisent avec une puérilité qui souvent les entraîne beaucoup plus loin que leur véritable pensée.

Enfin, il est vrai, en Indochine comme dans tout pays, qu'une organisation sociale qui manque de transitions est facilement critiquable et est sujette à l'éclosion de mouvements populaires, car elle crée inévitablement des sentiments d'envie, de révolte et même de haine. Tout homme souffre de la juxtaposition immédiate d'une vie facile et heureuse à une existence pénible et malheureuse. Quel est l'homme normal qui, à la vue

d'un contraste à effet trop choquant entre deux existences, ne souffre de l'injustice humaine et n'a dans le cœur un sentiment de révolte né d'une iniquité qui le blesse ? Or, il faut bien reconnaître qu'en Indochine la société, comprenant Européens et Indigènes, marque ce défaut de transition. La grande masse indigène a une existence dure et quelque peu misérable, alors que l'Européen y a toujours une vie en apparence heureuse et révélant les signes extérieurs d'une grande facilité d'existence. Comment ne veut-on point alors que les indigènes, même ceux qui n'ont pas su considérer haineusement les Français conquérants, n'aient point un sentiment d'envie pour le Français heureux alors que lui ne l'est pas. Il y a là très certainement un faux nationalisme qui s'apparente plutôt à une lutte de classes, mais qui fait figure de nationalisme en raison de la composition même des classes qui s'opposent. En Cochinchine, où une riche et luxueuse bourgeoisie indigène existe, ce sentiment n'a pas une grande consistance, mais dans les autres pays de l'Union, il prend forme et se renforce au fur et à mesure que l'indigène prend conscience d'un mieux-être possible et acquiert de ce fait des besoins. C'est en se basant sur semblable sentiment que les organisations révolutionnaires internationales construisent leur propagande anti-coloniale. Spéculer sur l'envie, sur la haine des classes, est un jeu facile, surtout lorsque l'on groupe cette propagande en une action d'ensemble portant sur tous les pays colonisés dont on fait « les frères du malheur », les victimes des puissances coloniales.

A cette propagande coupable, il faudrait répondre par une action commune des nations colonisatrices et civilisatrices ; à l'effort généralisé de désordre et de révolution, il faudrait opposer un travail concerté d'ordre et de civilisation. A l'époque actuelle, les grands problèmes sociaux dépassent le cadre d'un grand pays, même

d'un empire ; — ils ont pris un aspect mondial qui requiert une solution internationale et le concours de tous les peuples colonisateurs. A l'exploitation du nationalisme comme un instrument de propagande xénophobe et révolutionnaire, il faut répondre par un travail raisonné d'émancipation progressive des peuples colonisés, à l'intérieur de leurs cadres évolués et sous la direction des pays qui ont la haute mission de les conduire vers le progrès. Le travail isolé, les efforts fragmentaires ne font que servir les campagnes des revendications faites sous couleur de manifestations nationalistes et xénophobes.

Pour l'œuvre mondiale de civilisation morale et de mise en valeur économique que doit être la colonisation, il faut l'entente de tous les peuples colonisateurs et éducateurs ; l'expérience des uns profitera aux autres comme enseignement et comme moteur de réformes, leurs erreurs seront des modérateurs pour toutes innovations dangereuses. Les peuples en tutelle se rendront mieux compte devant cet effort général de la tâche morale de leurs éducateurs et comprendront mieux la nécessité d'être guidés. Leur nationalisme xénophobe, entretenu surtout par l'idée qu'ils sont la proie d'un maître cupide, avide seulement de réaliser des bénéfices, cédera devant la notion plus juste qu'ils prendront de leur vraie valeur internationale et de leur position exacte dans la civilisation mondiale. Ils ne se considéreront plus comme les exploités d'une nation plus puissante, mais comme un des peuples élèves de l'école de civilisation.

Cette union est la condition essentielle d'une œuvre vraiment utile, conduite dans le double et légitime intérêt des pays colonisateurs et des pays colonisés.

XXX

(Revue du Pacifique)

PSYCHOLOGIE DU TÊT

Les occasions pour un peuple de vivre dans la communion d'un même sentiment, d'une même pensée, d'éprouver une même émotion collective, sont toujours rares. Il faut d'ordinaire des événements d'importance, de ceux qui intéressent la vie même de la collectivité, pour réaliser cette unanimité des esprits et des cœurs.

Le peuple annamite a le privilège ou l'avantage de rencontrer pareille occasion périodiquement, à date fixe, à chaque renouvellement de l'année lunaire. A cette occasion, tous les enfants du Nam-Viêt, du plus riche au plus pauvre, du plus avancé au plus rétrograde, communient dans la célébration de cette solennité vague, impersonnelle, bruyante, joyeuse, grandiose, unique, qui s'appelle le Têt.

Le Têt, mot magique qui semble contenir la joie immense de tout un peuple insouciant et gai, oubliant à chaque nouvelle année qui commence tous les malheurs et toutes les difficultés qu'il a pu endurer pendant l'année qui s'écoule, et prêt à recommencer sa vie dans l'espérance et l'allégresse !

Quelle est donc la signification de cette entité mystérieuse, formidable, qu'on révére à l'égal d'un dieu et qui dispose d'une telle puissance qu'elle est capable d'inspirer pendant quelques jours à tout un peuple des sentiments communs, de lui créer pour ainsi dire une âme commune, de lui donner surtout cette foi toujours renouvelée en la vie dont il a parfois grand besoin dans une existence souvent difficile et précaire ?

Le Têt est beaucoup plus qu'un premier jour de l'an ; il dure d'ailleurs plus d'un jour, et si l'on comptait les préparatifs qui le précèdent et les amusements ou distractions qui le suivent, on pourrait dire qu'il dure en réalité au moins trois semaines. En tout cas l'état d'esprit qu'il crée ne s'efface pas en un jour, et il serait curieux de l'étudier pour comprendre toute l'importance de cette solennité qu'on pourrait qualifier de nationale, si elle n'était en même temps commune à la

Chine, à la Chine vraiment chinoise, sinon à cette Chine vaguement occidentalisation qui s'acharne chaque jour à se renier elle-même.

Car la Chine nouvelle, après une controverse passionnée sur les inconvénients et les avantages du calendrier lunaire et du calendrier solaire, controverse où s'affrontent jeunes et vieux Chinois, vient de décréter officiellement l'adoption du calendrier européen et la suppression du vieux calendrier chinois, par conséquent du Têt. Mais il est à présumer que la coutume sera plus forte que la loi, et que le résultat de cette réforme sera que les Chinois auront désormais deux Têt : le Têt officiel qui ne sera pas le vrai Têt, et le vrai Têt qui ne sera plus officiel mais qui n'en continuera pas moins à surpasser l'autre de tout le prestige et de toute la magnificence qui s'attachent à une tradition plusieurs fois millénaire.

Donc, le Têt en Annam et en Chine aura longtemps encore de beaux jours à vivre. Quelque zèle que déploient les novateurs, s'ils arriveront peut-être un jour à le restreindre dans des proportions raisonnables, — ce qui ne sera pas un mal, — ils ne pourront jamais le supprimer entièrement au profit du nouvel an occidental. A son occasion la joie populaire continuera toujours à se manifester par des pétares des assourdissantes et infinies. Et après tout, si le peuple y trouve sujet à contentement, pourquoi lui enlever cette source de joie et de réconfort ? La vie ne lui est pas tellement souriante qu'il doive mépriser cette occasion de satisfaction anonyme et impersonnelle.

Le Têt d'ailleurs est loin d'être dépourvu de signification, et ce n'est pas un simple jeu de l'esprit que d'essayer d'en tirer la « philosophie ».

Une des caractéristiques de la pensée sino-annamite, c'est d'établir une correspondance exacte, une sorte de parallélisme entre les faits de la nature et les faits humains. Ils exercent les uns sur les autres une influence réciproque et l'enjeu pour ainsi dire de cette influence est ce

quelque chose d'infiniment fragile qu'est le bonheur humain. Il convient donc que l'homme agisse constamment en conformité avec les lois de la nature, qui sont les mêmes que celles de la morale et de l'esprit, pour que les phénomènes naturels se produisent dans l'ordre voulu et qu'aucune perturbation ne vienne entraver le cours normal de la vie et le bonheur de l'homme.

La succession des saisons est un phénomène naturel d'une grande importance surtout pour un peuple agricole. Suivant les idées cosmogoniques anciennes, la fin de l'hiver et le commencement du printemps sont marqués par une période de renouveau général où la nature et les êtres semblent renaitre à la vie. L'homme doit communier avec la nature dans l'élan joyeux de cette renaissance. Il doit fêter dignement l'arrivée du « printemps nouveau ». Durant les quelques jours consacrés par la tradition, il doit en quelque sorte se renouveler entièrement, se défaire du vieil homme qu'il était et se faire une âme neuve: il doit chasser de son esprit toute pensée triste, n'avoir que de idées heureuses, ne prononcer que des paroles aimables, faire la trêve des haine et des ressentiments, manifester à l'égard de tous les hommes, même de ses pires ennemis, des sentiments généreux et bienveillants. Ainsi il contribue à la bonne harmonie de l'univers, et conséquemment au bonheur de la société et à son propre bonheur à lui-même. Toute parole malsonnante, tout geste déplacé, toute mauvaise humeur manifestée, commis ou prononcée pendant les jours du Têt, est non seulement une grave manquement aux règles de bienséance particulièrement requises en cette période éminemment faste de l'année, mais encore constitue une sorte de trahison à la nature et comme telle doit porter malheur à celui qui s'en rend coupable.

La superstition populaire renchérit encore et considère tout ce qui se passe pendant ces premières journées comme ayant une influence mystérieuse, bonifique ou maléfique, sur tout le reste de l'année.

C'est ainsi que dans la matinée du premier jour de l'ao, le visiteur qui arrive le premier dans une famille est censé lui apporter le bonheur ou le malheur pour toute l'année, suivant qu'il est lui-même un homme heureux ou malheureux, en

considération de sa position sociale, de son honorabilité, de son degré de fortune, de sa progéniture plus ou moins nombreuse, des dispositions même de son esprit ou de son caractère et de sa « chance » plus ou moins grande. Une personne en deuil, qui vient d'essuyer des malheurs, qui a eu des déboires dans sa carrière, des insuccès dans ses entreprises, évitera soigneusement de sortir de grand matin ce jour-là, de crainte de porter la guigne avec elle. Pour ne pas laisser au hasard le soin d'amener ainsi ce premier visiteur de qui dépend le bonheur de la famille, ces visites sont en général réglées d'avance: on choisit parmi les parents ou amis quelqu'un qui est considéré comme un homme heureux, qui a fortune, santé, considération, famille nombreuse, etc., et on lui demande de venir à une heure matinale pour remplir l'office de messager du bonheur.

Le Bonheur! C'est son rêve qui hante partout l'esprit et l'imagination des hommes. Dans ce pays, à chaque année nouvelle, on l'invoque, on l'évoque, on le clame, on l'attire, on le représente de mille manières différentes. On le chante sur des inscriptions et sentences sur papier rouge qui ornent les murs et les portes. Et comme la couleur rouge est la couleur porte-bonheur par excellence, les pétards rouges et les fleurs roses de pêcher jouchent de leurs pétales et de leurs débris écarlates les cours et les autels. L'homme même se donne un visage souriant, une mine accueillante, un air heureux comme pour mieux retenir ce bonheur essentiellement fignitif et insaisissable, semblable au loriot jaune du poète qui se pose sur une branche de saule, gazouille un moment et vole vers d'autres branches. Et c'est quelque chose d'infiniment touchant, d'émouvant que cette vaste aspiration de tout un peuple vers un mieux-être auquel il rêve sans pouvoir toujours l'atteindre.

Qu'est-ce que le Têt? Mais le Têt, c'est la clameur immense de tous les fils d'Annam qui, à l'occasion du renouveau général de la nature et des êtres, proclament leur foi en la vie et leur soif de bonheur et de bien-être.

Il est autre chose aussi. Il est la sanctification, la glorification, l'exaltation de la religion familiale et du culte des

ancêtres. Et à ce titre il est une institution qui se rattache à la constitution même de la famille et de la cité annamite. C'est pendant le Têt que toute la famille se trouve réunie et vit vraiment d'une vie commune, — la famille annamite qui comprend : père, mère, frères, soeurs, souvent oncles et tantes et grands parents, et parfois arrière grands parents, tous ensemble sous le même toit. Les familles dont les membres sont dispersés le reste de l'année se retrouvent ce jour là au grand complet, sous l'œil des morts dont les tablettes sont découvertes sur l'autel richement décoré, où brûlent jour et nuit cierges et baguettes d'encens, où s'amoncellent en tas imposants des barres d'or et d'argent, présents apportés par les enfants aux mânes des ancêtres pour leurs besoins dans l'autre vie.

Car le Têt n'est pas seulement la fête des vivants; il est également, il est surtout la fête des morts. C'est pendant les trois jours du Têt que ces derniers participent vraiment à la vie de leur famille et de leurs descendants. La veille, on les invite tous par un sacrifice sommaire à venir sous le toit familial... passer le Têt avec les leurs. Puis deux fois par jour on les invoque aux deux principaux repas, sans compter les offrandes de thé, de fruits, de gateaux.. La fin du 3e ou le 4e jour, c'est le grand sacrifice d'adieu, et les mânes sont censés retourner dans l'autre monde, chargés des vœux et des confidences de leurs proches dont ils viennent de partager la vie pendant quelques jours et qu'ils laissent dans ce monde, mais sur qui ils veillent toujours, étendant sur eux les bienfaits de leur protection occulte.

Durant le Têt les morts sont tellement mêlés aux vivants que les parents et amis qui viennent rendre visite chez quelqu'un ne manquent jamais de faire d'abord les prosternations rituelles devant l'autel des ancêtres, présentant ainsi leurs hommages aux morts avant d'adresser leurs vœux aux vivants. Et s'il est un souvenir peu agréable que le Têt laisse parfois à certains d'entre nous, c'est cette sensation de courbature qu'on éprouve après trois jours consacrés à cet exercice maintes fois répété et plutôt fatigant!

Mais somme toute, cette fête dont je viens de dégager la signification rituelle et symbolique, marque dans la vie de chacun un épisode heureux qui a l'avantage de se renouveler tous les ans. Vivre pendant quelques jours dans une sorte d'allégresse générale, éprouver soi-même un peu de cette joie impersonnelle, inconsciente mais singulièrement communicative, se sentir en communion de pensée et de sentiment avec tous les hommes de sa race, ce n'est pas là une mince satisfaction, et c'est le Têt qui nous la donne. Grâce lui en soient rendues!

Pour moi, aussi loin que je remonte dans mes années d'enfance et de jeunesse, le Têt ne m'a laissé que des souvenirs agréables. S'il fallait un jour voter pour sa suppression, malgré toutes les bonnes raisons qu'on pourrait faire valoir, je crois que je voterais contre, dussé-je paraître un conservateur endurci ou impénitent.

PHAM QUYNH

